

## L'image comme terrain de jeu

Julie-Michèle Morin

---

Numéro 167 (2), 2018

Dans la tête de Christian Lapointe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Morin, J.-M. (2018). L'image comme terrain de jeu. *Jeu*, (167), 31–35.

# L'image comme terrain de jeu

Julie-Michèle Morin

Le vidéoscéniste Lionel Arnould se confie sur sa pratique de l'image en scène ainsi que sur une collaboration singulière et cardinale qui a marqué son parcours, celle qui le lie à Christian Lapointe.



*Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck, mis en scène par Christian Lapointe (coproduction Théâtre du Nouveau Monde et Théâtre Blanc), présenté au TNM en janvier 2016. Sur la photo : Marc Béland et Gabriel Szabo. © Yves Renaud

Privilégiant le terme de vidéoscéniste pour décrire sa pratique au carrefour de la vidéo et des arts vivants, c'est d'abord avec ce qu'il nomme l'image « non virtuelle » qu'il développe son esthétique graphique et picturale. Formé à l'École supérieure d'Art de Lorraine à Épinal et à Metz, en France, où il étudie les techniques de l'illustration, Lionel Arnould se transforme rapidement en un ingénieur autodidacte au contact des ordinateurs et des logiciels d'illustration, au tournant des années 1990. Il exerce d'abord son savoir-faire au sein des milieux de l'impression et de la publicité, avant d'arriver dans la ville de Québec en 1995, où il poursuit sa formation spontanée auprès

d'un studio de conception d'images de synthèse, pour ensuite intégrer l'équipe de création de Robert Lepage et Ex Machina à titre de concepteur vidéo. C'est d'ailleurs à la Caserne Dalhousie, lieu de création notoire, qu'émerge chez Arnould un véritable désir d'œuvrer pour la scène : « Auparavant, en France, j'étais allé au théâtre à peu près deux fois dans ma vie. Je ne connaissais absolument rien à tout cela. C'est en découvrant ce qui se passait à l'intérieur de la Caserne que j'ai eu la piqûre. » C'est là qu'il fait véritablement la connaissance de Lapointe – qu'il croyait musicien ! –, « une rencontre d'ami d'abord et avant tout ». Le metteur en scène est alors en résidence de création, travaillant sur des textes du poète et dramaturge irlandais

William B. Yeats<sup>1</sup>, ce qui fascine d'emblée Arnould : « Il me parlait de ce qu'il était en train de faire et je trouvais ça très curieux : de vieilles légendes irlandaises, des histoires du fondement de l'Europe antique. J'ai regardé ça du coin de l'œil et me suis dit que ce serait *cool* de travailler à ce qui ressemblait à un petit *band* de rock : des jeunes qui montent quelque chose dans une salle de répétition avec très peu de moyens. Par rapport à ce qui se passait à l'étage en dessous [Ex-Machina], c'était un peu l'antithèse du milieu dans

1. Yeats a été un auteur fondamental pour Christian Lapointe : plusieurs projets scéniques créés par l'artiste ont orbité autour de ses textes : *Le Chien de Culann* (2001), *Le Seuil du palais du roi* (2003) et, bien sûr, *Limbes* (2009) d'après Calvire, *Résurrection* et *Purgatoire*.

**Ce côté jouissif et éclaté, de plus en plus présent dans ses œuvres, se distingue de ses phases de création antérieures, marquées par l'obscurité...**

lequel je baignais.» Démarre alors une démarche collaborative foisonnante entre le metteur en scène et l'artiste vidéo.

**LA LIBERTÉ COMME PAYSAGE COMMUN**

Rapidement, le duo se rassemble autour d'un premier défi de nature artistique: une résidence de création, menée par Lapointe au Vietnam, où Arnould participe au travail en vue de la présentation du projet à Québec. Malheureusement, le spectacle ne verra jamais le jour au Canada, mais ils enchaînent les collaborations: *Axël* (2006), *C.H.S.* (2007), *Nature morte dans un fossé* (2009), *L'Enfant matière* (2012), *L'Homme Atlantique* (2014), *Sauvageau Sauvageau* (2015), *Pelléas et Mélisande* (2016) et beaucoup d'autres: «On a construit une équipe, on s'est mis à monter des *shows* avec de la vidéo intégrée. Ça n'a jamais vraiment arrêté, j'ai quasiment participé à toutes les créations.» Après de multiples années de contribution au processus créatif de Lapointe, Arnould souligne l'influence progressive que la vidéo a eue sur l'écriture scénique de ce dernier, en mentionnant qu'il «a appris beaucoup sur la vidéo en travaillant avec moi et que ça fait maintenant partie de son esthétique. Depuis qu'on s'est rencontré, il y a énormément de vidéo dans ses *shows*. Je pense que c'est un élément focal de son écriture.» Inversement, Arnould se dit également contaminé par ces échanges: «C'est la magie. La magie des mots. La magie des images. Je ne sais pas, j'ai l'impression que ça nous remonte dans le temps. C'est universel, pas tout à fait, mais c'est très visuel. Il y a des codes, c'est une chasse aux trésors. Christian affectionne le théâtre symboliste et je m'y suis retrouvé, peut-être plus qu'avec d'autres.»

Lionel Arnould évoque d'emblée l'amitié qui unit le tandem: «Je le considère comme un frère. On se connaît très bien et on prend soin l'un de l'autre.» Lorsqu'on lui demande comment se déroulent les processus de création aux côtés du metteur en scène, il les envisage comme de véritables terrains de jeu: «On a toujours travaillé comme des amis à fabriquer une cabane de coussins, comme

des enfants dans une chambre qui montent un scénario.» Partageant avec Lapointe un langage commun, Arnould fait allusion à cet espace de dialogue comme à un lieu fondé sur la liberté et la sincérité. Des années de collaboration ont forgé des échanges où «l'heure est toujours juste» et où le jeu est invariablement au rendez-vous. Il esquisse un sourire en racontant que Lapointe et lui-même se sont déjà lancés dans la conception imaginaire d'un spectacle pour le plaisir de jouer avec le texte: «Ce n'était pas une commande, ça n'a jamais existé et n'existera jamais. Il m'avait envoyé un texte assez court de Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. On s'est mis à délirer là-dessus, on avait une forme, un *one-man-show*. Ça marchait, il n'y avait pas de sous ni personne pour le faire, mais ça marchait. Au coin d'un bar, entre nous, seulement en idéation, petit croquis et machins.»

Témoin direct, aux premières loges de l'évolution de la démarche du metteur en scène, il constate que le «langage de celui-ci s'est affiné et plutôt adouci». Il qualifie les textes sur lesquels se penche aujourd'hui Lapointe de tout aussi intéressants mais plus accessibles, en citant en exemple *Dans la république du bonheur* de Martin Crimp, qu'il oppose à l'une des créations de la première heure, *Axël*, une œuvre de Villiers de L'Isle-Adam, qualifiée d'irreprésentable: «C'est un super beau texte, mais le spectacle était très lent et durait une éternité. Les spectateurs avaient du mal à endurer... Lui, il adorait l'intensité qui se dégageait de ça, mais ce n'était pas pour les non-initiés.» Sans perdre de sa radicalité, la tonalité des spectacles de Christian Lapointe est plus lumineuse. Ce côté jouissif et éclaté, de plus en plus présent dans ses œuvres, se distingue de ses phases de création antérieures, marquées par l'obscurité: «Au début, ses premiers spectacles étaient très sombres, presque toujours en noir et blanc. C'était véritablement du théâtre sacré. Actuellement, il y a plus de lumière dans ses *shows* qu'il n'y en a jamais eu. C'est encore un défi pour le spectateur de s'y confronter, mais le discours a doucement changé.»





*L'Homme atlantique* de Marguerite Duras, mis en scène par Christian Lapointe (Théâtre Péril), présenté au Festival TransAmériques en mai 2013 et au Carrefour international de théâtre de Québec en juin 2013. Sur la photo : Jean Alibert et Anne-Marie Cadieux. © Yan Turcotte

## UN APOGÉE TECHNIQUE ET DRAMATURGIQUE

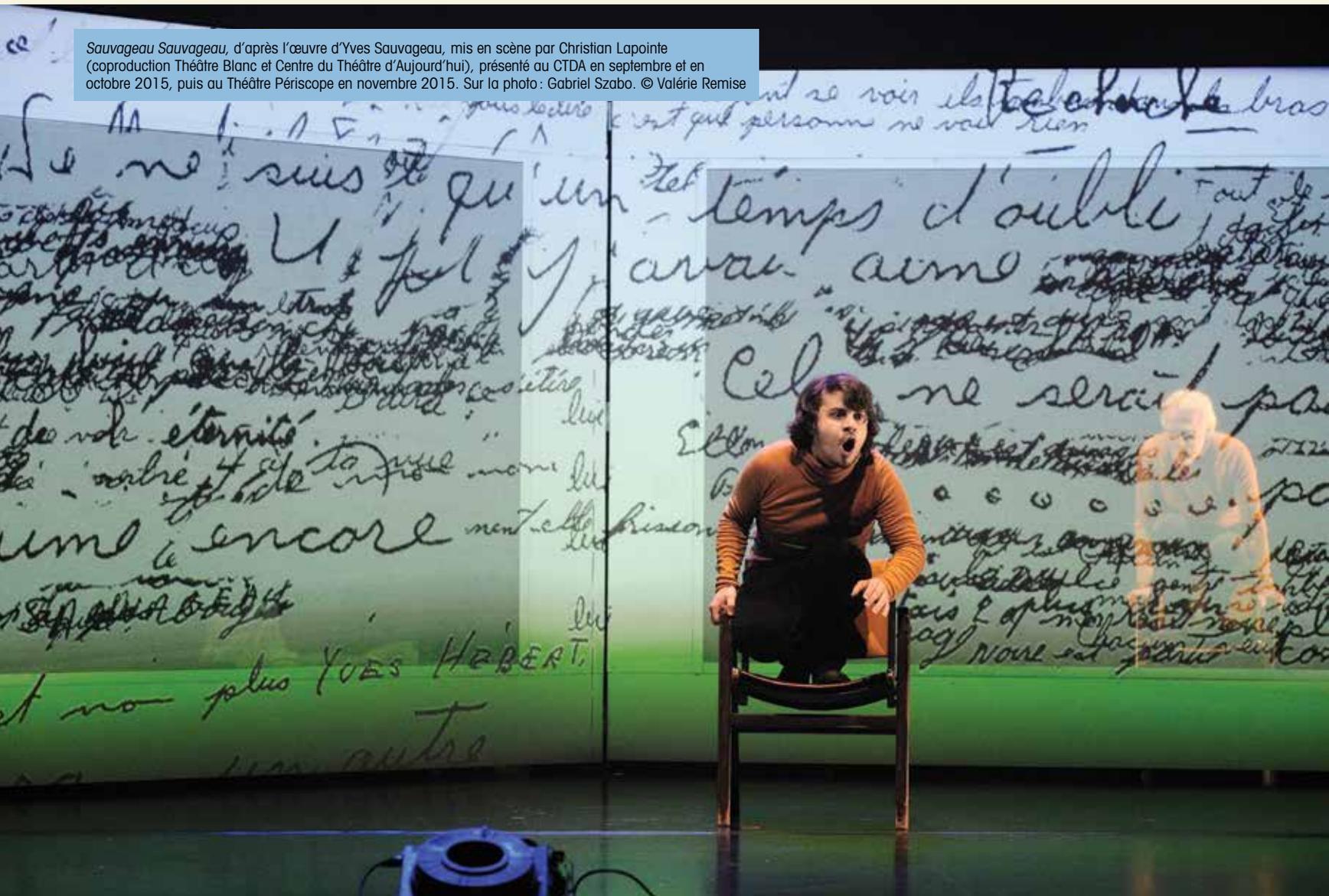
En interrogeant Arnould sur ce qu'il considère comme étant le spectacle le plus marquant de cette collaboration qui s'inscrit dans la durée, il évoque avec beaucoup de fierté le dispositif de *Pelléas et Mélisande*, indiquant qu'ils ont fait « un bon coup » avec ce spectacle. Des années de bricolages techniques ont mené à la création de ce spectacle complexe, présenté au Théâtre du Nouveau Monde en 2016, où l'installation vidéographique était un véritable

protagoniste de l'œuvre. Une maquette, à l'image du décor et de l'atmosphère évoqués dans le texte de Maurice Maeterlinck (château, vallée, petits personnages-figurines, etc.), servait de plateau de tournage aux acteurs qui maniaient la caméra en direct afin de produire une « fiction magnifiée », projetée sur plusieurs écrans mobiles créant de multiples configurations dans l'espace. Cette mise en place était un défi de taille pour l'équipe, et le concepteur vidéo souligne le travail minutieux des interprètes confrontés à ce

dispositif visuel télescopique où « le plus petit mouvement du visage ou le moindre décalage se transposait à une échelle de géant ». Arnould explique qu'il n'aurait jamais pu se lancer dans une aventure technique de la sorte sans la confiance indéfectible de Lapointe, ce complice qui « met la main à la pâte dans tous les aspects de la création ».

Ce spectacle fut l'occasion de perfectionner leur approche de la vidéo en scène, une vision installative où les interprètes sont au centre

*Sauvageau Sauvageau*, d'après l'œuvre d'Yves Sauvageau, mis en scène par Christian Lapointe (coproduction Théâtre Blanc et Centre du Théâtre d'Aujourd'hui), présenté au CTDA en septembre et en octobre 2015, puis au Théâtre Périscope en novembre 2015. Sur la photo : Gabriel Szabo. © Valérie Remise



d'une brillante dialectique entre imagerie de scène et partition textuelle. Motivés par une collaboration ancrée dans une esthétique et une pensée commune du théâtre, il est à prévoir que les images de Lionel Arnould continueront d'éclairer les œuvres du metteur en scène comme elles ont savamment su le faire pendant plus d'une décennie. ●

**[...] le concepteur vidéo souligne le travail minutieux des interprètes confrontés à ce dispositif visuel télescopique où « le plus petit mouvement du visage ou le moindre décalage se transposait à une échelle de géant ».**

*Sauvageau Sauvageau*, d'après l'œuvre d'Yves Sauvageau, mis en scène par Christian Lapointe (coproduction Théâtre Blanc et Centre du Théâtre d'Aujourd'hui), présenté au CTDA en septembre et en octobre 2015, puis au Théâtre Périscope en novembre 2015. Sur la photo : Gabriel Szabo et Paul Savoie. © Valérie Remise

